LE COUP DE FILET DE L'ÉPOUSÉE

CONTE INEDIT

Un vent furieux soufflait en élévant des nuages de sable et de poussière qui fouettaient les flancs des barques amarrées au rivage. La mer, cette Méditerranée généralement si tranquille, si belle, avec ses reflets bleu et argent, soulevait, au moment dont nous parlons, d'immenses masses d'eau, dont les crêtes hérissées étaient frangées d'embruns s'éparpillant sous un ciel gris aux ombres violacées. Les mouettes tournoyaient en lançant des cris aigus qui se confondaient avec le sifflement de la tempête et le bruit des vagues sur la grève...

Des barques gisaient ça et là sur la plage, tels de pauvres oiseaux fatigués, maltraités par l'ouragan. Leurs voiles à demi enfiées, battaient encore faiblement comme des ailes à moitié brisées!.... Des filets sombres pendaient des sveltes proues, tandis que sur les ponts, s'enroulaient en courbes, les épais filins des haussières!....

Le soleil, pareil à un disque d'étain terni, n'égayait guère cette après-midi d'une mélancolie tragique. Les chaumières des pêcheurs, aux murs fleuris de plantes grimpantes se détachaient sur la grève et ressemblaient à de pauvres nids solitaires.... Les marins étaient à la taverne, buvant et fumant, à parler de pêche. .... Les femmes et les enfants, blottis sous les porches voisins, attendaient patiemment la sortie des hommes, pour s'acheminer vers les chétives demeures, qui étaient leur unique richesse avec la mer.

El Pinto, un des plus vaillants pêcheurs de la petite flottille, était étendu sur le sable, le dos tourné au vent. Il contemplait la tempête qui s'était déchaînée au moment où il devait lancer à l'eau "la Paloma" (La Colombe), frêle barquette, à la quille fine et qui portait, suspendue à sa proue dorée, un vieux reliquaire de la "Virgen del Carmen," patronne de la mer et des marins.

Depuis trois jours, Pinto n'avait pu aller à la pêche, et ce temps, passé dans l'inaction, l'avait désespéré. Ses prétentions à la main de la coquette Mari-Rosa, le forçaient à paraître plus riche qu'il ne l'était. De plus, il lui était impossible de solder une dette qui le liait envers un ancien ami, devenu à présent son ennemi mortel.

En pensant à Mari-Rosa, le visage du jeune pêcheur s'assombrissait. Il était en proie à deux sentiments opposés: sa raison lui conseillait l'oubli et sa passion grandissait toujours.

Pinto demeurait étendu, contemplant la route qui longeait la plage et qui, bordée de deux rangées de peupliers, se déroulait à perte de vue comme un ruban gris aux liserets verts!....

Là-bas, tout au bout d'un joli sentier, apparaissait, à travers l'épais feuillage d'un bouquet de figuiers, la maison de Mari-Rosa, fille unique du propriétaire "del Palenon", petite taverne, moitié gargote, d'où s'échappait sans cesse une odeur de friture. A l'intérieur, sur les tables aux nappes blanches, les bottes de radis, dressées en piles, se détachaient nettement à côté des anchois dorés, préparés en petits tas dans des assiettes de rude faïence.

El Pinto croyait voir Mari-Rosa sur le seuil de sa demeure, vêtue de son simple costume de percale, un châle de soie rouge croisé sur sa ferme poitrine, faisant valoir sa silhouette de femme robuste. Il s'imaginait l'entendre chanter ces complaintes andalouses, tantôt joyeuses et allègres, tantôt lentes et mélancoliques et qui sont comme l'écho laissé à l'Espagne par la poésie arabe!.... Pinto la voyait en pensée devisant le "patio", les cheveux fleuris d'œillets blancs et rouges, qui, en se balançant sur leurs longues tiges, caressaient les boucles de la jeune fille, comme s'ils eussent été des oiseaux picotant dans des nids de soie.

Ah! oui! ... Mari Rosa incarnait ces mélodies, ces vibrations de désirs et de pleurs, de douleurs et d'inquiétudes, qui palpitent dans l'Andalousie sous le ciel ardent !....

Mari Rosa n'était pourtant point une beauté; en l'examinant bien, on aurait presque pu la qualifier "laide." Grande, brune, aux formes robustes, elle donnait une impression de rudesse !.... Mais, lorsqu'elle voulait plaire, et se soustraire à la mélancolie qui semblait si souvent l'envelopper, elle paraissait tout autre.... Ses yeux noirs, pailletés d'acier, devenaient humides et caressants.... Une aspiration vague, indéfinie, semblait émaner de sa silhouette hardie, et sa bouche, fraiche et éclatante comme une grenade, devenait provocante, comme si elle sollicitait une caresse.....

Il y avait donc deux personnalités dans Mari-Rosa: l'une violente et presque brutale, l'autre qui apparaissait de temps en temps, et qui la révélait une amoureuse passionnée!....

C'étaient précisément ces variations de caractère manifestées par la fille du propriétaire del Palenon, qui troublaient Pinto!.. Sans cesse, il se demandait si Mari-Rosa l'aimait.... Et s'il n'avait à ce sujet aucune opinion définitive, il était néanmoins bien certain de l'amour qu'il lui portait. Il l'aimait éperdûment, plus, bien plus qu'elle ne le méritait!..

Bien qu'il se débattit contre cette passion, Pinto se rendait compte du pouvoir que Mari-Rosa exerçait sur lui. Le caractère de sa fiancée dominait le sien, son être était absorbé par un autre être et son énergie disparaissait, anéantie par la violence de son amour.

Pinto luttait, plein de dépit; il tâchait d'arracher de son âme cette angoisse, faisait de vains efforts pour se soustraire à cette tyrannie. Mais toujours l'image de la Mari-Rosa, à la fois réservée et voluptueuse, se dressait devant lui et l'enchainait davantage.

Subjugué par le cours de ses pensées, il demeurait étendu sur le sable, tel un animal blessé !... Il contemplait fixement la façade "del Palenon," à demi-cachée par les verts figuiers !.....

—

Nene, un jeune patron de barques, connu pour sa libéralité, vint à passer sur la plage où les grains de sable dansaient dans le vent. C'était lui qui avait prêté à Pinto l'argent nécessaire à l'achat de la Paloma.

En l'apercevant, le fiancé de Mari-Rosa sentit s'éveiller brusquement la jalousie qu'il entretenait envers son ex-ami, devenu à présent son créancier et son rival. Mais, tant qu'il lui ne lui aurait pas rendu ses vingt douros, Nene était sacré pour lui! ..Tant qu'il ne pouvait solder ce compte, il lui était impossible de régler une autre affaire qui restait pendante entre lui et le riche patron.

Voyant que Nene se dirigeait de son côté, Pinto se leva d'un bond, frémissant d'une haine farouche. Il porta instinctivement la main à sa ceinture, mais, en touchant la poignée de sa "navaja" (couteau de poche), il se souvenait de l'argent qu'il devait encore.... Vaincu et inerte, il se laissa retomber sur le sable!....

—

Nene, fort du prestige que lui donnait sa fortune, s'était depuis quelque temps, interposé entre Mari-Rosa et Pinto. Lorsque, chaque soir, celui-ci se rendait au Palenon, il y trouvait toujours Nene, assis à table avec une désinvolture d'homme sûr de lui. Sa voix sonore retentissait dans la taverne, et Mari-Rosa le servait complaisamment, en riant des fantaisies et des facéties du jeune patron. Et, lorsque Pinto paraissait, elle lui manifestait du dédain, de la froideur.

Un jour, Nene, s'adressant à Pinto, lui avait dit à haute voix d'un ton ironique, devant nombre de matelots:

—Ecoute, Pintol Tu me payeras avant le "casorio" (mariage fait sans réflexion)?

S'il le payerait!....

—

Le pauvre Pinto se désespérait en songeant au violent sud-ouest qui l'empêchait de s'élancer à la mer sur sa vaillante Paloma, à la recherche du poisson dont le prix devait le libérer de sa dette mortifiante et le rapprocher davantage de la f mme aimée !.....

Tandis qu'il était ainsi en proie aux plus pénibles pensées, Nene parvint près de lui, et, s'arrêtant, il sortit des plis de sa ceinture, une blague à tabac qu'il lui tendit :

—"No, gracias," je n'ai pas le cœur à fumer, fit Pinto en esquissant un geste de refus.

—Allons, mon garçon, ne t'effarouches pas ainsi!.... s'écria Mene d'une voix moqueuse. Après tout, mieux vaut ne pas posséder une barque que la devoir !.... Parce que si l'on compte sur ce que rapporte le poisson!.... A propos, tu sais que le délai expire la semaine prochaine? Je n'aime guère te demander cet argent, mais j'ai plusieurs comptes à régler.... et puis, je tiens à mon bien !.....

Pinto pâlit en entendant ces paroles et se redressa vivement. Il crut comprendre que Nene menaçait de le dépouiller de la Paloma, son unique gagne-pain..

—Oui, je sais, la semaine prochaine, murmura-t-il, comme s'il se parlait à lui-même. Mais écoute, Nene, veux-tu consentir à prolonger le délai de trois mois ?.....

—Mais, bien entendu et pour plus longtemps si tu le désires! répondit Nene d'un ton bon enfant. Je voulais seulement plaisanter. Même, si tu préfères, j'oublierai ta dette!.....

—Non, ça jamais! Je te dois cet argent et je te le rendrai! Ah! tu verras si je te le rendrai!

Il y eut un instant de silence.. Puis Nene dit avec une feinte négligence tout en contemplant la mer:

—A propos Pinto! Dis-moi!.. pourquoi ne romps-tu pas avec la Mari Rosa? Elle ne te convient pas!.... Oh! pas du tout!..

Pinto chancela et saisissant sa "navaja" cria d'une voix vibrante, le visage convulsé par la douleur;

—Va-t-en! Nene! Va-t-en Ah! si je n'étais pas endetté envers toi! Je te tuerais!....Entends-tu? Je te tuerais! Va-t-en avant que je ne l'oublie!

—

A partir de ce jour, les choses changèrent pour le pauvre Pinto. Mari-Rosa le fuyait, ne lui parlait pour ainsi dire plus, et racontait, à qui voulait l'entendre, qu'elle avait rompu avec lui. Peu à peu, il comprit que tous les songes de bonheur qu'il avait formés s'étaient évanouis, détruits par le prestige du riche patron.

De plus, on aurait dit qu'un mauvais génie se complaisait à amonceler sur Pinto tous les malheurs. Plus il travaillait et s'imposait de privations, moins il parvenait à gagner d'argent. Ses filets se rompaient, ses voiles se trouaient, ses rames se brisaient! Il était rare que, le matin, lorsqu'il se rendait à la plage, il ne trouvât pas quelque dégât dans son attirail de pêche. Mais il ne blâmait personne, ne pouvant croire que ces malheurs fussent dus à la malveillance. Il travaillait patiemment, tandis que le mauvais sort s'acharnait après lui.

Le jour où il devait régler sa dette approchait. Ses appréhensions s'étaient réalisées, et depuis quelques semaines Mari-Rosa était fiancée à Nene, oubliant le pauvre Pinto dans les rêves dorés qu'elle faisait. L'amoureux abandonné songeait uniquement à réunir l'argent nécessaire pour s'acquitter, et il travaillait ardemment afin d'envoyer à son plus fortuné rival les derniers cents réaux qu'il lui devait encore. Après l'avoir payé, il règlerait son autre dette! Il assouvirait sa haine!

—

C'était la veille de l'expiration du délai. La mer, comme un grand fauve menaçant, rugissait en hérissant ses vagues aux crêtes écumantes. Le ciel aux nuages plombés était sombre et les sifflements du vent parc uraient la mer démontée, en faisant tournoyer les embruns.

Sur la plage on ne voyait que quelques marins, qui, les mains enfouies dans les poches de leurs amples pantalons, contemplaient silencieusement le spectacle que leur présentait la nature.

Soudain, l'un deux dit d'une voix inquiète, en jetant un coup d'œil vers les barques amarrées sur le sable:

—La "Paloma" manque. Est-elle en mer? Ce serait un grand malheur!

Tous dirigèrent leurs regards anxieux vers l'endroit où la "Paloma" était généralement atterrie, et, ne l'apercevant pas, ils fouillèrent de leurs yeux exercés l'immense étendue de l'élément troublé.

Puis l'un d'entre eux assura que la "Paloma" était sortie de très bonne heure, pour porter une dépêche au capitaine d'un brigantin ancré dans une rade voisine. Pinto recevrait pour ce service la somme de cinq duros. Bien qu'il sût la tempête prochaine et qu'il se fût rendu compte du danger qu'il courait, il avait accepté la mission afin de gagner quelques réaux qui lui fourniraient l'occasion de solder définitivement sa dette et de satisfaire sa vengeance.

—

Quelques jours se passèrent... On n'eût aucune nouvelle de la "Paloma !...."

Puis, un matin, la jolie petite chapelle du village fut remplie dès l'aube, par les marins et leurs familles. L'autel était couvert de fleurs et de lumières scintillantes, que l'on apercevait adoucies à travers un épais nuage d'encens.....

A l'entrée du village, un essaim d'enfants jouaient, fêtant l'heureux jour.

On célébrait le mariage de Mari-Rosa et de Nene!

La cérémonie achevée, les mariés précédés d'une nuée de garçonnets et de fillettes, et suivis d'un pittoresque cortège, s'acheminèrent vers la plage.... Au bord de la mer, tout là-bas, on apercevait, soutenue sur deux poutres, la jolie barque de Nene la "Gaviota" (la Mouette), aux flancs peints en jaune et qui, ornée de fleurs était destinée au "lance de la desposada". Le produit de ce "coup de filet de l'épousée", suivant une ancienne coutume fidèlement conservée dans ces contrées, faisait partie du cadeau de noces, que le mari amoureux offrait à celle qui allait être la compagne de sa vie.

Peu après que le cortège nuptial eut quitté l'église, la "Gaviota", pavoisée comme le jour où pour la première fois elle avait été mise à l'eau, laissa la bise enfler sa blanche voile et s'élança sur la mer aux reflets argentés!

Le filet tomba dans l'eau limpide et disparut!.... La mariée était assise à la proue, son visage rayonnant de joie et de bonheur. Après avoir décrit un large cercle, la "Gaviota" revint s'échoir sur le sable. Les mariés débarquèrent.... Puis, deux longues files d'hommes déchaussés, aux pantalons retroussés, tirèrent les épaisses cordes qui formaient les deux côtés du filet, tout en chantant une complainte mélancolique....

A mesure qu'ils tiraient, les homme se rapprochaient les uns des autres, ce qui dénotait que le filet ne tarderait pas à apparaître.

Debout, entre les deux rangées de travailleurs, Mari-Rosa et Nene attendaient impatiemment l'arrivée du "lance". Lorsque les marins, par un cri particulier eurent annoncé que le filet était proche, Nene fit avancer la jeune épousée afin qu'elle portât la main sur le "lance" et prit ainsi possession de tout ce qu'il contiendrait.

Le poids du filet annonçait une bonne pêche et les marins heureux de la récompense promise, éclatèrent en cris de "Viva el Nene! Viva Mari-Rosa! Viva los novios!" et autres clameurs, qui se répandirent à travers toute la plage.

Mari-Rosa, débordante de bonheur ne craignit point de mouiller ses jolis souliers vernis; retroussant gracieusement sa jupe, elle fit quelques pas dans la mer allant au-devant du filet.

Un dernier effort des matelots l'amena sur le sable et tandis que retentissait un nouveau cri de "Vive les mariés !" l'épousée s'approcha du "lance."

Mais, au lieu du poisson, il contenait une masse informe !.....

Mari-Rosa, terrifiée, poussa un grand cri et tomba évanouie sur le sable, tandis que les vagues, en venant mourir à ses pieds, tachaient de leurs eaux salées ses blancs vêtements de mariée.

Le filet n'avait apporté que le cadavre enflé et décomposé de Pinto !.... Dans sa main droite, fortement serrée, on trouva un billet tout fripé et mouillé de cinq douros.

C'était avec cette somme qu'il soldait sa dette envers Nene, conquérant ainsi le droit d'être l'unique butin du "coup de filet de l'épousée."

UNE DANSEUSE POETE

Miss Isadora Duncan vient, une troisième fois, s'offrir aux applaudissements des parisiens. Sa première apparition, vieille de sept ou huit ans, avait laissé dans l'esprit de quelques délicats une image charmante. La seconde, au cours de l'hiver passé, communiquait à un public nombreux la vive impression de sa grâce toute puissante et de son harmonieuse originalité.

Elle nous donne un plaisir très neuf et très rare, écrit un journaliste parisien. La virtuosité des danseuses de ballet s'efface devant cette vision antique, exerçant sur la sensibilité moderne une séduction inattendue. Miss Isadora Duncan a créé et réalisé une forme d'art à la fois savante, raffinée et poétique.

C'est à la Grèce qu'elle a demandé ses premières leçons. Dans un délicieux article, M. André Beaunier a raconté comment, née dans le fond de l'Amérique, elle interrogea les monuments figurés de l'antique Hellade : vases, reliefs ou statuettes. Elle fut aussi, dans la Grèce moderne, demander conseil à la belle clarté, aux contours du paysage, aux lignes du Parthénon et retrouver dans les traditions populaires des traces de l'art perdu. De ces modèles feints ou vivants, elle a su tirer une rénovation de la danse.

Voyez-la. De son entrée à sa sortie de scène, son évolution ne sera interrompue par aucun de ces arrêts qui coupent les efforts successifs de nos ballerines. Elle développe un thème continu, sans positions fixes qui soient un repos déguisé

Son buste ne se contente pas d'osciller pour maintenir l'équilibre. Il se meut en tous sens, se baisse ou se cambre, autant que l'exigent l'élégance des lignes et la variété des figures. Ses bras, au lieu de garder presque sans cesse la courbe de deux tiges immobiles que la main termine en corolle, tiennent leur rôle dans l'ensemble des mouvements, sans même respecter la classique symétrie. Bien mieux, ses mains souples, ses doigts vivants jouent, dansent et parlent avec une science parfaite.

Elle ne force pas ses jambes à ces exercices de pure agilité qui consistent à tracer des ronds en l'air, à pirouetter indéfiniment sur soi-même, à décrire dans un saut cinq ou six entrechats. Et elle ne fait pas de ses pieds des acrobates désarticulés, raidis sur les pointes, par un artifice pénible. Libres, nus, ils se posent volontiers côte à côte, agissent aisément, appuyant le plus souvent sur la demi-pointe.

En un mot, miss Isadora Duncan s'écarte délibérément des règles qui nous viennent de Noverre, des Gardels et des Vestris, les grands maîtres de ballets du dix huitième siècle. Pourtant, Noverre, qui avait une haute idée de son art, conseillait aux danseurs de renoncer aux cabrioles, aux entrechats, aux pas trop compliqués : "On s'imagine, disait-il, que tout consiste dans l'action des jambes, dans les sauts élevés .... Appliquez-vous à la "pantomime noble."

Miss Isadora Duncan ne prétend pas faire autre chose. Seulement, il y a noblesse et noblesse. La longue et pénible éducation des ballerines tend à les rapprocher d'un type féminin factice, allongeant et affinant le corps, le faisant paraître si léger qu'il semble à peine avoir besoin de toucher terre pour s'élever. Aussi ne cultivent-elles que des mouvements gymnastiques, soigneusement choisis parmi les moins faciles, les moins naturels et combinés en vue du plus ingénieux artifice. Leur suprême talent est d'atteindre à des attitudes presque irréelles sans que l'effort paraisse.

C'est un tout autre idéal que miss Isadora Duncan a conçu, d'après l'enseignement de l'antique Raison. La part de gymnastique contenue dans toute danse, reste chez elle une gymnastique rationnelle, développant et assouplissant le corps simplement pour lui permettre d'accomplir des mouvements naturels avec plus d'ampleur, de justesse et par conséquent d'harmonie. Je l'ai vue, dans le vaste atelier où elle vient de s'installer, dans le parc de Neuilly, diriger les exercices de sa petite classe de jeunes élèves. Ces gracieuses et menues personnes, allemandes, suisses et anglaises auxquelles viendront bientôt se joindre des françaises, ne sont encore que des espoirs. Miss Duncan les prépare lentement à devenir des modèles achevés de la grâce qu'elle incarne. Pour cela elle perfectionne graduellement leur corps, leur esprit, leur instinct du rythme et de l'harmonie. Les premiers exercices auxquels on les astreigne sont des mouvements de gymnastique suédoise. C'est tout dire. Plus tard seulement, on les initie aux secrets de la cadence et aux dessins des pas. Rien ne ressemble davantage à l'éducation athénienne. Platon disait: "l'Eurythmie pénètre dans les esprits, par la danse."

Miss Isadora Duncan a donc rénové la tradition esthétique de la Grèce et elle la poursuit. Car on ne peut pas dire qu'elle se soit bornée à opérer une simple mais rigoureuse reconstitution. Cela n'était guère possible, malgré les données établies par quelques archéologues éminents. Et puis cela n'aurait pas suffi à nous intéresser et à nous émouvoir au point où l'a fait l'exquise danseuse.

Sans doute les beaux documents anciens lui ont fourni des indications précises dont elle a profité. Lorsqu'elle s'avance, d'un pas plein de gravité, une main au front, l'autre tendue vers un invisible Dieu, elle reproduit le geste des adorants. La main ouverte sur les yeux, le corps tour à tour penché en avant et cambré, elle imite la frénésie des Bacchantes. Bondissant sur les demi-pointes, elle meut à contretemps son visage, comme pour regarder en avant puis en arrière et ses mains tendues devant elle se rapprochent et se balancent ; elle se souvient de la Danse des Mains Jointes. C'est de la Danse du Voile que dérive ce joli geste du bras incurvé, conduisant la main au sommet de la tête pour retenir une étoffe imaginaire. Admirable, émouvante d'enthousiasme, ayant parsemé la scène de branchages, elle saute sur place, le bras dressé vers le ciel avec une vigueur gracieuse ; elle se conforme à un geste rituélique connu. Et ainsi jusqu'aux figures de la Pyrrhique, où, s'inspirant de la danse scolaire de tous les éphèbes apprenant à manier leurs armes sur un temps rythmé, elle se livre à l'ardeur du combat, les gestes armés et menaçants prenant chez elle l'inutilité charmante du jeu et l'inachevé délicat des mouvements féminins.

Si donc, le souffle de l'esprit grec a inspiré à Miss Isadora Duncan son idéal, les souvenirs précis de la science lui ont procuré mieux qu'une indication, l'exemple des gestes, des attitudes et des motifs.

Mais c'est dans la mise en œuvre de ces éléments que se révèle la subtilité de son intelligence qui a raffiné son savoir et la vivacité de son imagination qui l'a enrichi.

Les théoriciens de la chorégraphie considèrent aujourd'hui que leur art, en se séparant de la mimique, s'est élevé au dessus de l'orchestique des anciens, Il convient, d'après eux, d'aimer la danse pour la seule beauté des lignes qu'elle fait valoir, des ensembles qu'elle compose, et aussi pour l'habileté de ses virtuoses. Le pas sans mimique, c'est quelque chose comme la musique sans paroles, la symphonie préférée à l'opéra par les vrais amateurs.

Il est certain que la danse grecque, sortie depuis peu des rites religieux, accompagnée d'une mélodie assez simple, devait amuser ou charmer l'esprit concret des Hellènes, surtout par ses symboles ou ses figurations. Il leur plaisait d'y reconnaître une prêtresse priant, un guerrier combattant, une bacchante enivrée — tandis que la régularité du rythme leur versait cet enchantement physique si profond, si délicieux auquel les peuples orientaux sont plus sensibles encore que les autres.

Miss Isadora Duncan n'a-t-elle pas dépassé ses maîtres?

Ses danses ne peuvent avoir une signification symbolique. Qui donc la comprendrait? Miss Duncan a pris pour point de départ des attitudes qu'elle a choisies, figées sur des images de terre cuite ou de marbre. Elle n'a pas prétendu reconstituer les évolutions exactes dont ces attitudes étaient une phase, un moment. Elle les a développées, déroulées si je puis dire, selon les lois probables de l'esthétique ancienne, mais au gré de son invention personnelle.

Et la preuve que telle est bien sa méthode, c'est qu'elle l'a appliquée à d'autres données que celles des vases grecs. Elle a animé ainsi les personnages de l'"Ange Musicien" ou de la "Primavera" de Botticelli. La Renaissance et l'antiquité lui ont fourni une sorte d'alphabet plastique. Elle a créé la syntaxe

Et puis une fois en possession de cette langue des gestes et des pas, elle n'a même plus demandé aux images de lui donner l'attitude initiale. Elle s'est exprimée en toute indépendance. Et alors c'est la musique qui lui a dicté ses trouvailles chorégraphiques. "Elle a traduit les harmonies dionysiennes en harmonies apolloniennes." Le "Danube bleu", de Strauss, le "Ballet d'Orphée." enfin Beethoven, lui ont inspiré des danses. On lui a reproché d'aimer mal la musique, de manquer de respect à Beethoven; en l'écoutant, elle pense à autre chose. Mais les créateurs sont ainsi; tout ce qui se passe leur suggère une pensée et les met pour ainsi dire dans la nécessité de l'exprimer, ce qu'ils font, chacun selon leur don. On ne refuse pas au poète le droit d'interpréter en vers une symphonie, au musicien le droit de puiser dans un poème l'idée d'une mélodie.

Et remarquez que la danse ne pouvant se passer de musique, il est presque inévitable qu'une vraie danseuse voie et agisse ce qu'elle entend. Au reste, je ne prétends pas me prononcer sur la valeur définitive de ces tentatives originales de miss Isadora Duncan. Elles me paraissent caractériser fortement son art personnel. A ce titre, nous leur devons toute notre attention.

Quoi qu'il en soit, dérivée d'une image suggérée par une mélodie, chacune de ses danses nous plait et nous touche parce qu'elle est le développement d'un motif simple, le déroulement d'une belle vision. l'expression animée, rythmée et nuancée d'un sentiment que nous partageons. C'est un appel, une menace. un enthousiasme..... et cela est également loin de la mimique figurative des Grecs et de la gymnastique abstraite des modernes.

Dans une petite scène, elle reproduit avec une grâce incomparable le jeu des osselets. C'est là une de ses inventions les plus charmantes. Son art s'y montre tout entier. Cette fois, à vrai dire, elle est surtout une mime. Mais elle reste une danseuse, car elle est fidèle au rythme, aux nuances même de l'accompagnement. Et c'est un second point sur lequel elle me semble avoir été une novatrice heureuse: dans les gestes, tous si naturels, qu'elle fait, elle apporte un mouvement, une justesse, une précision, une harmonie constante que la culture musicale et chrorégraphique moderne pouvait seule préparer et soutenir. En somme, elle est bien près d'égaler dans sa simple marche rythmée, le raffinement des ballerines les plus ingénieuses.

Enfin, au dire des archéologues qui se sont attachés à retrouver les éléments de la danse grecque. celle-ci se contentait parfois d'une eurythmie singulière. La bouffonnerie aristophanesque égayait les mimes, les grosses gaietés des Kômos, cette après-dînée prolongée en beuveries, épaississait la verve des danseuses et les Bacchanales comportaient sans doute quelques joyeusetés. Miss Isadora Duncan danse ses danses antiques avec une subtilité et un style, j'allais dire avec un "choix d'expressions" où il me semble bien reconnaître l'influence de la culture contemporaine. C'est une Iphigénie douée d'une sensibilité d'artiste. C'est une racinienne de la danse.

Théophile Gautier, vers 1842, écrivait de Carlotta Grisi et de Petitpa: "Elles ont fait de ce dernier acte de "Giselle" un véritable poème, une élégie chorégraphique pleine de charme et d'attendrissement. Plus d'un œil qui ne croyait voir que des ronds de jambe et des pointes s'est trouvé tout surpris d'être obscurci par une larme, ce qui n'arrive pas souvent dans les ballets."

En 1842, je n'aimais pas encore la danse. Sans offenser la jolie ombre de la Grisi, je puis donc emprunter l'éloge de Gautier pour l'appliquer à miss Isadora Duncan.

Une soirée entière, elle nous retient sous le charme — elle toute seule. Dans les hautes tentures qui tiennent lieu de tout décor, sa silhouette mince se glisse, s'approche. Peu à peu l'onde puissante et contenue de l'orchestre la soulève. Un rythme impérieux nous emporte avec elle. La musique semble s'être muée en mouvements. Nous l'entendons danser. Elle grandit. Nous la suivons de toute notre attention enchantée. Sa cadence bat en nous. Le sentiment qui la domine, nous le comprenons, nous l'éprouvons. Son alacrité nous anime. Sa lenteur mélancolique nous oppresse Son enthousiasme, qui élargit ses gestes et éclaire son visage, nous transporte. Elle grandit encore. E le emplit la scène, elle la peuple pour nous des images qu'elle évoque, qu'elle montre, qu'elle fuit, qu'elle appelle. Il nous semble écouter, ou voir on ne sait, la récitation d'un poème. Ce poème, elle l'a composé, elle est un poète. Elle le dit avec toute sa sincérité, avec toute sa subtile intuition du beau. Réellement, en cet instant, son art se suffit à lui-même. Il idéalise et multiplie sa grâce large et simple. Dans sa tunique, chaste et légère, elle court. Sûrement c'est ainsi que s'avançaient les déesses. Deux petites ailes de gaze bleuie volent à ses épaules. C'est Iris, messagère des Dieux, qui s'était endormie au creux de quelque hypogée. Mais dans la pénombre sereine, la "lampe éternelle" veillait. Guidé par cette lueur, un archéologue de nos jours l'aura surprise et ranimée par la vertu du rythme immortel. Elle est la grâce antique rendue plus touchante par une sensibilité nouvelle. Et elle danse.

Les obsèques singulières.

On vient de parler beaucoup d'un testament prescrivant des obsèques presque royales. Il est sans doute curieux, à ce propos, de rappeler un autre testament demandant peut-être moins de faste dans les funérailles, mais ayant prévu des particularités bien originales.

Le docteur Ludovico Cortusio, qui exerçait, à Padoue les fonctions de jurisconsulte, défendit, par acte de dernière volonté, à tous ses parents et amis, de pleurer à son convoi.

Voici les principales clauses :

"Celui d'entre les parents qui pleurera sera exhérédé et, au contraire, celui qui rira de meilleur cœur, sera le principal héritier ou le légataire universel. Au lieu de tendre en noir la maison mortuaire et l'église où sera enterré le défunt, on les jonchera de fleurs et et de rameaux verts. Lorsqu'on portera le corps à l'église, la musique remplacera le son des cloches. Tous les ménétriers de la ville seront invités aux funérailles ; cinquante marcheront avec le clergé, les uns devant le corps, les autres derrière, et feront retentir l'air du bruit des instruments, tels que luths, violes, flûtes, hautbois, trompettes, tambourins, etc ; on chantera "alléluia" comme le jour de Pâques. Chacun des ménétriers recevra pour salaire un demi écu. Le corps, enfermé dans une bière couvert d'un drap de diverses couleurs joviales et éclatantes sera porté par douze filles à marier, vêtues de vert et qui chant-ront des airs gais et récréatifs. Elle recevront de l'héritier une dot convenable. Les jeunes garçons et les jeunes filles, qui accompagneront le convoi, tiendront à la main, en place des flambeaux, des rameaux et des palmes, et seront couronnés de fleurs : ils feront chorus avec les douze porteuses. Le clergé flanqué de cent flambeaux, sera suivi de tous les religieux ; ceux dont le costume est en noir ne seront pas admis, à moins qu'ils ne changent de vêtement : la couleur sombre de leur capuchon troublerait la fête et la réjouissance publique...."

Cortusio fut enterré dans l'église de Sainte Sophie, avec un appareil qui fit ressembler à une noce cette cérémonie funèbre.

Ce testament fut attaqué à cause de la bizarrerie de ses dispositions ; mais le jugement qui intervint le confirma, par les motifs suivants qui ont aussi leur singularité :

"L'acte en question ne peut être valablement regardé comme l'œuvre d'un homme en démence ou d'un esprit faible, parce que c'est le testament d'un "docteur très célèbre"; or, un docteur très célèbre ne saurait être en démence ni faire une action insensée ; donc le testament de Ludovico Cortusio est valable."

L'expédition Roosevelt part pour le district de Sotik.

Kijabe, Afrique orientale anglaise, 5 juin—Les membres de l'expédition Roosevelt sont partis à une heure, cet après midi, pour le district de Sotik.

Entre Kijabe et le but du voyage s'étend une vaste plaine, sans eau, dont la traversée nécessitera deux jours et demi. L'eau potable destinée aux besoins de l'expédition sera transportée dans des charrettes à bœufs sous la conduite d'indigènes Ulyate. La lune est dans son plein, les nuits sont splendides ce qui permettra à l'expédition de marcher jour et nuit, presque sans arrêts, jusqu'au plus prochain cours d'eau.

——o——